



4

INTERVIEW

ON (RE)TOMBE AMOUREUX DE...

FANNY ARDANT

SA CLASSE N'A D'ÉGAL QUE SON PANACHE OU SON INTENSITÉ. DANS SON NOUVEAU FILM, « LE DIVAN DE STALINE », ELLE PASSE LE TYRAN AU CRIBLE DE SA CAMERA. ENTRETIEN. PAR THOMAS JEAN

Elle aime clore ses phrases par un claquement de doigts ou par un « Tu vois ? ». Elle cite Montaigne ou Dostoïevski, s'emballe ou s'indigne, puis rit à gorge déployée. Fanny Ardant, c'est une bourrasque d'élégance ! Une dame ombrageuse aussi, qui, depuis 2008, réalise des films graves et lyriques. Avec « Le Divan de Staline », elle ausculte les failles du « Petit Père des peuples », dont Gérard Depardieu prend génialement les traits. Rencontre avec une icône dont les sentiments sont la grande affaire.

ELLE. Pourquoi la figure de Staline vous intéresse-t-elle tant ?
FANNY ARDANT. Je voulais faire un film en forme de réflexion sur le pouvoir : face à ses abus, comment rester intègre, comment ne pas s'humilier ? Staline, l'archétype du tyran, suscite ces questions. Il est aussi un fascinant self-made-man. Avez-vous vu ces photos de lui, jeune ? Il arbore un foulard, une masse de cheveux sombre, un air rebelle. Comme un taureau dans l'arène, il s'est imposé secrétaire général, lui, le pauvre Géorgien que Lénine jugeait grossier.

ELLE. Qu'est-ce que le personnage de Lidia, l'amante ambiguë du dictateur, nous dit de l'amour ?

F.A. Je reconnais à travers elle qu'on peut aimer un monstre : les grandes passions ne vont pas qu'aux gens admirables ! Qu'on vous dise qu'un homme est un escroc, un malade mental, n'altère pas votre adoration. Et puis Lidia et Staline se sont connus dans l'exaltation du bolchevisme et se sont jetés ensemble dans ce rêve de société. Même si la Révolution s'est ensuite perdue, moi aussi j'aurais été bolchevique !

ELLE. « Le Divan de Staline » aborde la question de la psychanalyse. Vous-même, êtes-vous encline à l'introspection ?

F.A. Oui, mais sans avoir jamais vu de psychanalyste. Moi qui suis sujette à de grands cafards, j'y aurais dépensé des fortunes !

ELLE. Gérard Depardieu a l'image d'un acteur volcanique. Comment avez-vous réussi à le diriger ?

F.A. Gérard n'est pas dirigeable ! Il emporte sur le plateau son rire, sa musicalité, ses provocations. Untel l'énerve, tel autre le fascine. Avec lui, on est à la merci d'un courant violent. Mais j'aime les acteurs qui, comme lui, sont instinctifs.

ELLE. Depuis « La Femme d'à côté », de Truffaut, dont vous partagiez l'affiche en 1981, qu'est-ce qui soude votre entente ?

F.A. Nous sommes comme deux chiens lâchés en forêt qui traqueraient les truffes avec la même adrénaline. Quand je l'ai rencontré, je n'ai pas vu un acteur, mais quelqu'un qui vivait. Plus tard, nous avons joué ensemble au théâtre avec, chaque soir, ce pauvre rideau qui se lève, ces mêmes mots qu'on répète... Mais en sa compagnie, c'était une joie : j'embarquais sur un esquif pour une traversée vers l'inconnu.

ELLE. Au théâtre justement, vous avez beaucoup amusé le public, cet automne, avec « Croque-monsieur », une pièce de boulevard. Dans les films que vous réalisez, en revanche, on ne se marre pas vraiment !

F.A. C'est que mon univers est sombre et ma nature pessimiste. Pourtant, même lorsque je suis lourde de quelque chose, il y a une envie de vivre, une légèreté qui me fait dire : « Ce n'est pas grave, on y pensera demain. » Alors oui, quand, au théâtre, j'entends ces éclats de rire qui fusent malgré ces temps difficiles que nous vivons, j'éprouve un amour pour l'humanité.

ELLE. Votre relation amoureuse avec François Truffaut a-t-elle nourri votre désir de passer derrière la caméra ?

F.A. Si vous pensez à Truffaut, vous ne faites plus rien : la barre est trop haute ! Non, ce désir est né sur le tard, lorsque je jouais au théâtre.

“

AVEC DEPARDIEU, NOUS SOMMES COMME DEUX CHIENS LÂCHÉS EN FORÊT QUI TRAQUERAIENT LES TRUFFES AVEC LA MEME ADRÉNALINE.

”

ELLE. Vous qui incarnez une sorte de chic extrême, on a du mal à vous imaginer « les mains dans le cambouis », à crier « Moteur ! », à bosser en salle de montage...

F.A. Parce que vous voyez l'image, l'actrice perchée sur ses talons Sergio Rossi ! Mais pendant les tournages, je suis très concentrée. J'ai un cahier des charges et je m'y tiens, m'interdisant toute fatigue, tout état d'âme, toute neurasthénie. Sur un plateau, je vis intensément.

ELLE. Vous êtes parfois très volubile. Pourtant, vous vous dites asociale...

F.A. J'ai très peu d'amis. Je fréquente très peu le monde. Car curieusement, je ne sais jamais quoi dire. « Oh ma chère, où as-tu trouvé ce manteau ? », « Il fait froid pour la saison... » Pourquoi enfoncer des portes archi-ouvertes ? Je préfère la dialectique, la polémique, la vraie conversation, celle dans laquelle on entend la vérité des sentiments : j'adore, ainsi, questionner les gens sur leurs histoires d'amour.

ELLE. Et avec vos petits-enfants, de quoi parlez-vous, quel genre de grand-mère êtes-vous ?

F.A. Du genre subversif ! Je leur apprend à être libres, à ne pas avoir peur, à discuter l'autorité. Je leur montre des films, et pas seulement des niaiseries. J'aime beaucoup la compagnie des enfants, à condition qu'on ne s'adresse pas à eux sur le mode « Oh mon petit ange ! ». Un enfant, c'est un être intelligent. Comme un adversaire. ■

« LE DIVAN DE STALINE », de Fanny Ardant. Avec aussi Emmanuelle Seigner, Paul Hamy (1 h 32). En salle le 11 janvier.